

Les vertus de la nausée

André Goulet

Volume 39, numéro 6 (234), décembre 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31776ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Goulet, A. (1997). Les vertus de la nausée. *Liberté*, 39(6), 33–51.

ANDRÉ GOULET

LES VERTUS DE LA NAUSÉE

Peu avant la Grande Guerre, un ouvrier agricole fut condamné à mort, en Alger, pour avoir froidement tué puis pillé une honnête famille de fermiers. Cette boucherie, et plus encore le meurtre des enfants, en révolta plus d'un. Le père de Camus était de ce nombre. Comme ses compatriotes, il nourrissait la ferme conviction qu'un pareil carnage appelait une barbarie punitive exemplaire. Car, non : trancher la tête de ce monstre ne suffisait pas. Et si nul ne pouvait faire en sorte que l'escarpe, une fois trépassé, se rappelle la punition de son crime, il y avait sans doute moyen, en revanche, de donner à son trépas la fulgurante éternité qui a pour nom torture. Afin que la leçon soit exemplaire et pour le peuple et pour le condamné, il fallait donner l'impression qu'une décennie entière s'écoulait entre deux ravalements de salive. En enfer, on ne badine pas avec le temps.

En dépit de la hargne du peuple, les autorités firent preuve d'un certain civisme : s'il méritait plus cruel châtement, l'intéressé serait néanmoins décapité dans les règles, sans qu'on ajoute à son supplice. Les concitoyens jugèrent cette modération de mauvais goût. Mais cela, c'était avant que ne tombe le couperet (et avec lui, la tête de l'assassin). Car, une fois trempée de sang, la lame marqua le début d'une réalité insoupçonnée, qui força plusieurs témoins de la scène à se raviser. La raison (à moins que ce ne soit la déraison ?) avait exigé de la justice un supplice que le cœur eut peine à supporter.

Le soir même, le père de Camus regagna son domicile. Contre toute attente, il n'avait rien à raconter aux siens, rien à leur dire qui pût s'exprimer en mots, en signes abstraits, rationnels, civilisés. Il avait assisté à un spectacle (il le comprit à l'instant même où la matière s'engagea dans sa gorge) qui ne pouvait trouver d'autres signes, d'autres moyens, pour se dire, que le crachat, la bile ou le vomi. Aussi rendit-il dans la cuvette le souvenir d'une exécution qu'il avait par ailleurs ardemment souhaitée. Il recracha morceau par morceau les restes d'un homme qu'il avait lui-même, en pensée, torturé, dépecé, haché menu. Tout s'était déroulé selon ses propres vœux : la vengeance d'un crime qu'il jugeait injuste avait eu lieu, et elle s'était terminée, comme il se devait, par la mort du condamné. Mais de cette vengeance, son propre corps, à son tour, semblait vouloir se venger. Comme si l'estomac avait une justice que la raison ne connaît pas.

Moins d'un siècle plus tard, un homme dans la trentaine, que nous nommerons Yvan, flâne pour la première fois de sa vie dans une boîte de strip-teaseuses, où il vient à l'instant même de pousser un rot contre le ventre nu et lisse d'une jeune femme ondoyante. La chose, en d'autres temps, eût été banale. Mais nous ne sommes pas en d'autres temps. Nous sommes à ce moment précis, dans la vie d'Yvan, où roter confine au drame.

Yvan résistait depuis longtemps à la tentation de visiter ces églises sans vitraux, ces sanctuaires de l'ombre où des femmes, nombreuses et luisantes, pratiquent à proximité les unes des autres l'inquiétante danse des larves. Combien de fois a-t-il descendu ou gravi en imagination l'escalier obligé qui sépare ces filles prudes, mais vénales, des hommes, femmes et enfants qui cheminent dans la rue ? Ce qui l'en avait toujours retenu jusqu'à maintenant, c'étaient sa femme et son fils, la rareté de l'argent, l'écrasante beauté des fleurs, la peur d'être pris sur le fait, la hantise d'être déçu, l'amour envahissant des

gouffres où il risquait à chaque instant de s'engloutir, la fougue de ses érections, et, bien sûr, ce qui subsiste de Dieu une fois qu'on admet son inexistence. Mais par-dessus tout, c'est l'accès à l'intégralité des danseuses qui le gênait le plus. Yvan a pour le corps un désir sauvage, mais l'attachement qu'il voue à l'être l'empêche de se donner librement (entendre: sans remords) à son penchant. Aussi, l'idée qu'un homme puisse monnayer la beauté d'un corps lui répugne, rebute son esprit, sa sensibilité intellectuelle. Ce qui ne l'empêche pas, par ailleurs et pour juger de la valeur d'une femme, de devoir lui aussi, comme tous les hommes, sinon la voir, à tout le moins se l'imaginer complètement nue. Ce n'est pas qu'il accorde une importance démesurée à la beauté *plastique* du corps féminin (s'il parvient à se l'imaginer, le corps laid ou étrange a tout autant de chance de mériter son estime que le corps souple et gracieux). Seulement, et pour ainsi dire par simple mesure de prudence, Yvan scrute derrière le vêtement comme on scrute l'œil moitié avenant, moitié égrillard du vendeur ou du politicien en passe, au mieux de nous convaincre, au pire de nous séduire. De sorte que c'est moins par désir de conquête que par prudence qu'Yvan meurt d'envie de greffer sa chair à toutes les chairs de toutes les femmes, et de leur être fidèle, à toutes et en même temps.

Au fond, ce qu'il lui faut, c'est l'air et l'isolement de la campagne. Lui, sa femme et son fils, perdus dans un coin perdu, à cent lieues du premier village où les rumeurs circulent tellement vite que tout faux pas y est d'ores et déjà proscrit. Dans cet isolement complet, sa femme deviendrait toutes les femmes, *la* femme, et l'idée de la trahir ne le tourmenterait plus. C'est d'ailleurs le remède que s'administre le docteur Tomas, dans *L'Insoutenable Légèreté de l'être*. Mais ceci se passait en un temps où le soleil dorait la peau sans y injecter son venin mortel, où le ciel sans trouées faisait office de bouclier. Depuis lors

(depuis Dieu – le nom de Tomas renvoyant à cet autre personnage qui se devait, lui aussi, de *toucher* à tout ce dont il s'éprenait –, depuis l'invasion de la Tchécoslovaquie par les Russes), la terre a beaucoup changé: aujourd'hui, elle tient moins lieu de refuge à ses habitants que de tombeau ouvert, dont le couvercle menace à tout instant de basculer. Pour que l'amour perdure sur une planète qui se meurt, il faut d'abord sauver cette planète, et pour cela, on doit pouvoir compter sur ses semblables. Un asile en manière d'île déserte n'a pas de sens dans un monde qui s'écroule.

Mais alors, comment diable sauverons-nous notre héros? Car ni lui ni aucun homme ne peut aimer hors des murs d'un théâtre. À la puissance des flots, il faut opposer la digue. Or, si on ne peut se retirer dans quelque coin isolé de la terre, comme le fait Tomas; si on ne peut, comme par le passé, recourir à Dieu, cette curieuse invention de l'homme qui est aussi la plus grande désillusion de ce siècle; où trouvera-t-on le moyen de régler, de modérer, de contenir l'amour dévastateur des hommes? Quel nouveau théâtre se substituera à l'ancien? Car c'est bien ce que fut Dieu: un théâtre, avec ses machines et ses costumes, ses règles et ses conventions, qui obligea l'homme à contenir ses furies amoureuses, à cristalliser ses passions, à imprégner d'un élan vertical ses plus viles reptations. Sans l'avènement de Dieu, face à l'homme seul, qui sait ce qui serait advenu de la femme? Mais l'homme comprit, ou plutôt eut l'intuition qu'il fallait clôturer de toute urgence, ne serait-ce que sur trois faces, le champ que martelaient ses durs sabots. Pour ce faire, il se donna l'Église, l'Église qui demeure à ce jour la plus vaste entreprise d'amour jamais menée par les hommes, un moyen sauvage que se sont donné des sauvages pour détacher du corps de la proie une étrange côte qu'on façonne toujours depuis et qui, un jour, donnera l'amour dans sa version achevée.

Mais revenons à Yvan. Celui-ci, à la fois honteux et

enthousiaste, grimpe l'escalier abrupt du *Santa Fe*. Tout au long de son ascension, il pense aux romans de Stendhal, aux nombreuses cordes et échelles qu'on y dénombre, et que l'auteur jette en travers de deux destins comme d'étranges pont verticaux, indispensables, semble-t-il, à l'accomplissement de l'acte de chair.

Tout en haut, Yvan paye l'admission au videur, sorte de groom dangereusement baraqué, qui veille à ce que les femmes de la boîte soit *respectées*, ce qui en pareil lieu signifie *animalement matées*, mais sans l'usage des pattes, par des hommes *bien* (arborant de préférence veston et cravate). De sa large main, le solide gaillard reçoit le pourboire, puis il indique une table à Yvan, qui va vacillant parmi ce monde inconnu où toute une moitié erre nue.

Enfin assis, Yvan, à bout de souffle (la tricherie est un exercice fort exigeant), s'accoude à la balustrade qui longe l'un des murs. Une serveuse vient aussitôt vers lui. Il s'étonne de la trouver ordinairement vêtue, à peine maquillée, et à ce point affairée qu'elle semble ne faire aucun cas de la jeune femme, tout près d'elle, qui plie effrontément le tronc et présente son arrière-train à un type gris et peu souriant, pour qui elle tripatouille sa vulve de ses longs ongles au fini nacré. Comme si ce spectacle était des plus familiers, la serveuse va entre chaises et tabourets avec la même indifférence que si elle poussait un chariot dans les allées d'un supermarché. Une femme réelle parmi de fausses femmes, conclut Yvan, qui commande une bière. «N'importe laquelle fera l'affaire.»

Sa première impression en est une de déplaisir. Les femmes lui semblent ou trop maigres, ou trop grandes, ou trop jeunes, ou trop niaises. Elles montrent toutes les mêmes fesses hautes et faites de bois, offrent toutes le même regard en faisceau très mince, sans le rayonnement ni la fièvre du désir. Sauf une, peut-être, loin à l'autre bout de la salle, qui danse pour le même homme depuis maintenant une demi-heure.

Cette femme d'apparence singulière, Yvan décide de l'attendre. Pendant ce temps, les autres passent, paraissent, le sollicitent, lui, puis le voisin, et disparaissent enfin. Entre celle qui va et l'autre qui vient, Yvan jette un œil intéressé au fond du bar.

Montée sur un tabouret, l'attendue prend appui, paumes ouvertes, contre le miroir mural. Yvan la voit de dos, qui ondule des hanches en même temps (du moins est-ce ainsi qu'il s'imagine la scène) qu'elle gonfle le nombril sous le nez excité de l'homme d'affaires, qui ne sait plus très bien s'il paiera comptant ou par chèque. Elle porte des bas résille d'un quadrillage moyen, des jarretelles et un vêtement trop court pour une robe-manteau, trop long pour un blazer, et muni à l'arrière d'une martingale. Elle se retourne, offre son derrière au client, et présente à Yvan un col tailleur au revers cranté. C'est sobre, droit, souple et distingué.

Les quarts d'heure passent, et l'attendue se fait toujours attendre. Malgré cela, Yvan ne peut se résoudre à quitter les lieux. Il a mis des années à venir jusqu'ici. Va-t-il quitter la place alors qu'il est si près du but? Ce serait aussi absurde que d'être allé à la pêche sans mouiller une seule fois sa ligne. En conséquence, il se paiera la première venue, lui fixera le nombril juvénile le temps d'une danse. Ensuite, il pourra enfin rentrer, d'une certaine façon bredouille, mais libéré de ce poids qui lui noue le cœur et la gorge depuis qu'il a pris place dans ce drôle de théâtre, dont il apprécie la pièce, mais déplore la piètre performance des comédiens.

Alors même qu'il se décide à lever le bras pour interpellé une jeune rousse, Yvan aperçoit l'attendue qui vient dans sa direction. Elle marche d'un pas pressé, rajustant sa veste et se reboutonnant à la hâte. On dirait une envoyée spéciale. A-t-elle pressenti le désarroi d'Yvan? Compt-elle intervenir avant qu'il ne soit trop tard? Plein d'un espoir naïf, Yvan hèle la jeune femme comme on hèle un

taxi. Celle-ci manque de passer tout droit, s'arrête au dernier instant (comme le font les taxis) et demande à Yvan le lieu de sa *destination*. Le voilà forcé de s'expliquer. Ce qu'il veut? La question contraire, tout à coup. Des seins, des fesses, de la chair? Bien sûr, mais encore? Peut-être ceci: que tout cela s'unisse dans le mouvement, que tout cela danse pour lui. Accepterait-elle? «Mais si, promet-elle. Je suis à toi dans cinq minutes.» Elle se relève aussitôt, poursuit son chemin jusqu'aux toilettes, réapparaît au bout de quelques instants, passe sous le nez d'Yvan à qui elle adresse un sourire machinal tout en écartant les doigts d'une pleine main (cinq minutes!), puis elle retourne à son client – qu'elle tire, sans y porter attention, d'un savant calcul. Pendant ce temps, le disc-jockey annonce le titre de la prochaine pièce musicale. La jeune femme en profite pour retirer sa veste et se réinstaller sur son tabouret, mais en vain. La cravate partiellement dénouée, l'homme d'affaires refuse de poursuivre. Il sait, chiffres à l'appui, que *plus* serait *trop*. Encore une fois, il aura suffi d'une brève interruption pour que la fièvre tombe et que l'homme retrouve la raison. *Loin des yeux, loin du cœur* est un dicton qui aura tiré une foule d'hommes de ce qui, pour eux, constitue les pires embarras.

Quant à l'embarras d'Yvan, il ne fait que commencer.

Car la voilà qui s'amène, et pour de bon. Yvan le devine à l'attitude que prend la danseuse, qui feint de n'exister que pour lui. C'est sans doute un pareil sentiment d'exclusivité qui a fait tenir l'homme d'affaires si longtemps, songe Yvan, parfaitement refroidi.

— Ça te gêne si j'enlève mes souliers? commence-t-elle. Après deux heures, moi, je n'en peux plus! J'ai les pieds gros comme ça!

Yvan secoue la tête en regardant le sol, comme on contemple un gâchis.

— C'est dans tes habitudes de te mettre à l'aise, non? Elle esquisse un sourire coincé.

— Je m'appelle Bunny, relance-t-elle. Et toi?

Yvan paraît hésiter, laisse courir ses yeux çà et là, puis il revient les poser sur la lippe mouillée de la jeune femme. Comment pourrait-il se nommer, lui qui n'arrive même pas à nommer ce qu'il ressent dans la minute?

— Je ne sais pas, laisse-t-il tomber après un long silence.

— Toi, fait-elle, tu as trop bu!

Yvan regarde les trois bouteilles vides sur la table.

— Et lui, qui c'était?

Yvan fait allusion à l'homme d'affaires. Feignant de ne pas comprendre la question, Bunny rétorque:

— Qui ça?

— L'autre. Le client avant moi.

— Oh! lui! Un pauvre homme qui a perdu sa femme et dont les affaires ne vont plus très bien. En tout cas, c'est ce qu'il dit.

— Tu n'es pas du même avis? Tu crois qu'il ment?

Elle hausse les épaules et donne à son menton un air je-m'en-foutiste.

— Pour ma part, poursuit Yvan, je crois que cet homme dit vrai.

— Tu le connais?

— Non. Mais je crois savoir ce qu'il fait ici.

— Pour ça! fait Bunny, pour qui la présence d'un homme en un tel lieu s'explique d'elle-même.

— «Pour ça», répète-t-elle, comme pour s'imprégner d'une vérité profonde. Puis, sur l'air de *When a Man Loves a Woman*, elle se hisse sur son tabouret et déboutonne lentement sa veste. Une fois son joli ventre porté au jour, elle en recouvre la surface de ses longs doigts scandaleusement écartés: on dirait les cuisses de tout un harem lilliputien. Puis, doucement, elle se retourne, pince sa veste dans son dos et la remonte tout en creusant les reins. Mais elle a beau faire, la pauvre: le courant ne passe pas.

Que manque-t-il à Yvan pour qu'il prenne son pied? Rien, sinon qu'il serait préférable que la chose se passe en

un autre lieu, en milieu naturel. C'est toute la différence entre pêcher la truite dans un lac et pêcher la truite dans un bassin.

— Il t'arrive de danser pour vrai? questionne Yvan. Je veux dire: avec un homme? Tu es nue, juste toi, pas lui, et vous dansez tous les deux, ensemble, comme des nouveaux mariés qui ouvrent le bal.

— Ça ne se fait pas, réplique Bunny, qui se remet droit sur ses maigres jambes. C'est défendu. Si je fais ça, je suis virée, moi. On va me mettre à la porte.

— Bon, admet Yvan. Mais tout de même: est-ce qu'il t'arrive de danser pour vrai? Tu connais Carmen? Tu n'aimerais pas un personnage comme Carmen? Chez elle, la séduction est un muscle: je ne sais pas si tu l'as déjà vue danser, mais elle s'essouffle, la Carmen, quand elle se met dans la tête de séduire un homme!

— La Carmen! fait Bunny, soudain raide comme un flamant rose. La Carmen!

Vexée, elle se boutonne à la hâte, chausse ses hauts talons, empoigne le tabouret d'où elle est descendue en trombe, puis, durement, mais sans hausser le ton, elle lance:

— T'as qu'à te la payer, ta Carmen, si ça ne fait pas l'affaire. Moi, je te montre le cul de Bunny. Si ça ne te fait pas bander, t'as qu'à baisser la tête pour voir où est le problème!

Puis, comme le tracteur attelle sa semi-remorque, elle se ramasse tout en un morceau et se pousse à la vitesse d'une éclipse qui cède sous l'impact de la hache. Yvan n'est pas très fier de lui. Il se demande comment il a pu faire preuve d'une telle ingratitude. De coutume, il est plutôt délicat. De coutume.

Yvan s'apprête à quitter les lieux quand une femme surgit des toilettes comme de la bouche d'un canon. Pas une fille: une femme, abîmée, noire dans l'âme, la bouche en désordre de quelqu'un qui a trop bu ou qui a de la merde plein les veines, les bas descendus sur les mollets,

sans culotte, le sein à peine emboîté dans un bustier mal mis, la fesse lourde mais ronde, mi-ferme, pleine, rebondissante – de cette lourdeur propre à l'équilibriste, en apparence apesant, mais sur qui on devine tout le poids de la menace. Sans rien dire, d'un simple regard, Yvan se fait entendre.

— D'accord ! acquiesce-t-elle, comme si on lui avait formulé une demande. Mais faudra que tu me payes une bière. Moi, c'est Diane. Et toi ?

— Sans attendre la réponse, elle prend les devants et ouvre la voie jusqu'à une table située au fond de la pièce.

— Yvan, répond-il sans la moindre hésitation.

— Ça me plaît bien, commente l'autre, comme si le nom d'Yvan avait eu quelque importance.

Diane s'arrête là où la pièce finit, à l'orée de la glace.

Sur la table, Yvan remarque un papier griffonné à la hâte, une sorte de calcul urgent, panique.

— Tu n'es pas pressé au moins ? s'enquiert Diane.

— Pourquoi ça ?

D'un mouvement de la tête, Diane appelle la serveuse. Yvan commande deux bières.

— Non, répond-il enfin. Je ne suis pas pressé.

— T'es déjà venu ici ?

— C'est la première fois.

— Et t'as l'habitude de ce genre d'endroit ?

Devant le silence d'Yvan, Diane n'insiste pas.

— Ça te plaît au moins ?

Yvan jette un œil rapide autour de lui.

— À vrai dire, mis à part toi, je les trouve plutôt ennuyeuses.

— Qu'est-ce qu'elles ont qui cloche ?

Yvan n'a pas cessé de se poser la question depuis qu'il a mis les pieds dans cette boîte. Qu'est-ce qu'elles ont qui ne va pas ?

— Je crois que c'est plutôt ce qu'elles n'ont pas. Ce sont des filles, pas des femmes. Voilà tout.

— Elles sont pas mal à voir, non ?

— Oui. C'est vrai. Mais il faut faire vite, sans quoi la sauce se gâte. Avec une femme, on peut prendre son temps: il y a long d'une rive à l'autre. Les filles, c'est autre chose. Si on ne les prend pas tout de suite, le désir meurt. Il est vrai que les hommes sont pressés d'aller au lit. Mais les filles y sont aussi pour quelque chose. Elles, et cette intolérable bosse qui vous travaille le pantalon.

Yvan étouffe ce qui, lâché librement, aurait pu passer pour un rire.

— Pense à un rat. Un rat musqué qu'on aurait pris au piège, mais mal. Il a juste, disons, la patte arrière coincée. Eh bien, moi, je dis que ce rat n'a jamais eu autant besoin de mouvement de toute sa vie. En cet instant de panique, ce sont tous ses muscles qui font sa tête. Il ne pense plus du tout, le rat. Il se contente d'agir. Il cherche rageusement le moyen de libérer cette patte stupidement coincée, quitte à la couper avec ses propres dents. Il n'a que ça en tête: libérer cette foutue patte inutile, trop raide, tendue de tout son long et prise de folles secousses, de convulsions atroces...

Yvan se tait, cherche un signe d'approbation dans le visage de Diane.

Celle-ci, paupières fermées, trousse les sourcils, les laisse retomber. Déjà, sa bière est presque bue. Elle rouvre les yeux, à peine moins opaques que ses paupières.

— C'est bien que tu ne sois pas pressé, commente-t-elle. Parce que moi, quand je commence la soirée, j'ai besoin d'au moins deux bières. Sans quoi je n'arrive pas à danser. Avant ces deux bières, c'est toujours pareil. Je ne peux pas dire si j'ai un sein ou bien deux seins ou bien trois. Je ne sais juste pas. Avant ces deux bières, je ne sais pas ce que c'est que d'être nue. Je me sens juste démunie. Une femme nue ne devrait pourtant pas se sentir démunie. Une femme dans un scaphandre, ça c'est ce que j'appelle une femme démunie. Une femme dans un sca-

phandre, c'est comme un homme dans un scaphandre. Ça n'a ni queue ni con ni tête. «Déshabille-toi, et on t'écouterà». C'est ma mère qui disait ça.

«Ma mère». Yvan a toujours eu du mal à imaginer qu'une femme puisse avoir une mère. Pour lui, une femme qui dit «ma mère», c'est comme si elle disait, mais d'une autre façon, «moi», «je». «Quand ma mère a épousé mon père», pour dire: «Quand j'ai épousé mon père». Ma mère, moi, ma fille: une poupée gigogne, en somme. Une mère qui enfante une mère: tu comprends ça, toi?

Yvan se rend compte qu'il pensait tout haut. Diane ne dit rien. Elle écoute, la bouche retorse, les yeux flasques, la peau du cou creusée d'une ride dure, miséreuse, mais sans la mollesse de l'âge.

— Pourquoi je ne suis pas simplement une fille, à tes yeux? Qu'est-ce qui fait de moi une femme?

— C'est seulement une impression, explique Yvan. Je sais qu'une femme est une femme, et non pas une fille, quand la qualité de notre relation ne dépend plus que de moi. Quand j'ai moins peur de la femme qui se trouve devant moi, que de moi devant elle. Quand éliminer la menace équivaut au suicide, et non pas à l'homicide. Ça n'est pas très clair, je sais. Mais un jour, j'écrirai des livres sur le sujet. Pas pour être lu. Ça ne m'intéresse pas d'être lu. Mais pour voir mes livres dormir parmi d'autres livres. C'est merveilleux un livre qui attend preneur. Une attente pure, sans anxiété, sans impatience, sans angoisse. L'attente sans attente, en somme. Comme le mort dont la résurrection est prochaine. Il ne sait pas qu'il est mort, il ne sait pas qu'on va le ressusciter, il ne se souvient même pas d'avoir vécu. Une attente qui transcende la conscience. Chaque livre de moi qu'on déposera sur les rayons d'une bibliothèque m'apportera un peu plus de repos. Chacun de mes livres qu'on y déposera apaisera un nouveau pan de ma conscience.

Diane se frotte vigoureusement les mains, comme on

fait pour accueillir la chaleur d'un feu. Après quoi elle pose au milieu de la table, tout contre la première, une deuxième bouteille vide. Yvan se sent soudain atterré.

— Je t'en prie, intervient-il. Laisse tomber.

— Si je ne le fais pas pour toi, rétorque Diane, je devrai le faire pour un autre. C'est mon travail. Et pour une fois qu'entre un homme et moi, il se trouve autre chose que ce grand mur de glace...

Yvan brûle d'une tendresse soudaine. S'il s'écoutait, il irait jusqu'à caresser les cheveux de Diane, jusqu'à couvrir son ventre de baisers. Mais après? Que ferait-il, après? Il continuerait de lui parler comme à une sœur. Ou encore, il lui ferait l'amour. Mais ici, tout pèse sur le moindre baiser. En ce lieu mal famé, même le plus fervent des amoureux est tenu de se plier à la plus saine et à la plus chaste galanterie. Le strip-tease serait-il le dernier en lice des amours platoniques?

Yvan lorgne du côté du videur, toujours fidèle à son poste, prêt à intervenir à la moindre dérogation, et il se prend de considération pour ce dernier. N'est-ce pas sa présence qui détourne Yvan du seul amour physique et vaut à Diane quelque considération? Se serait-il donné la peine de lier connaissance avec cette femme nue qui danse entre ses cuisses, n'eût été la présence du portier? N'aurait-il su d'elle que la relative fermeté de sa chair et ses soupirs dans l'amour? Sans cet homme aux mains et aux pupilles de fer, Yvan, tel un cheval fou, galoperait dans le champ de l'amour sans distinguer eau et terre, ciel et enfer. Mais parce que les bornes sont là et franchement là, la femme qui tangué sous ses yeux, sous sa bouche, entre ses genoux, et qui parfois passe comme un souffle dans son cou sans arracher à leur paisible torpeur ses mains délicates; parce que le videur a la stature d'une bonne et puissante loi, Diane est vue par Yvan moins comme un objet que comme une communiant. C'est pourquoi, plutôt que de se planter dans la chair et d'y

étouffer, l'œil d'Yvan rencontre un autre œil qui le ramène à lui avec une chaleur nouvelle. L'élan qui s'ensuit passe moins par les mains que par le cœur. Oui, le cœur, qui grouille mieux que des doigts de chirurgien, danse comme un ventre de femme, secoue le corps tout entier, palpite jusque dans l'âme et mieux que la plus ivre des ivresses.

— Si je le pouvais, avoue Yvan, je ne regarderais que tes yeux.

Peu habituée à de la considération, Diane n'accorde tout d'abord qu'une attention distraite à la remarque d'Yvan, qu'elle comprend du strict point de vue physique.

Bien sûr, il n'est pas facile à un homme assis de se mirer dans les yeux d'une femme juchée sur un tabouret et qui, de surcroît, pivote continuellement sur son plateau comme un bijou en montre.

Mais c'est moins à cela que pense Yvan qu'à la beauté du feu qui crépite dans l'œil d'un corps nu, qui départage le désir en pulsion et en tendresse. En somme, il est ému et surpris que la chair d'un œil parvienne de longs moments à le détourner d'un sein si beau.

Malgré son silence, Diane laisse entrevoir à Yvan qu'elle a trop tard, mais tout de même, saisi la beauté de l'intention. Pour manifester sa reconnaissance, elle s'accroupit sur son tabouret et se saisit de la cravate d'Yvan, qu'elle caresse longuement, comme elle le ferait d'une chevelure.

— Je crois qu'on va bien s'entendre, toi et moi.

Cette remarque ne fait qu'ajouter à l'embarras d'Yvan, qui ne sait plus où mettre les yeux. Désarmé, il fixe les mains de Diane, tout affairées à caresser l'étoffe de soie qui lui noue le cou. Cette cravate est le rapport le plus intime que le couple connaîtra jamais. Mais ce qui se passe là, dans la rencontre du très nu avec le trop habillé, lui suffit amplement. L'interdit, pour une fois, prend des allures de plénitude.

Alors qu'il entreprend de descendre le long escalier du *Sante Fe*, Yvan laisse échapper un rot, qui lui rappelle qu'il a trop bu. Qu'il devra rendre des comptes à sa femme. Et que son fils, son fils aura eu beau demander papa, papa s'occupait à autre chose, quelque chose de pas bien, mais qui, peut-être, par un heureux hasard, les aura sauvés tous, lui, sa femme et son enfant. Cela, demain, il tentera de se l'expliquer, avec un crayon et beaucoup de papier.

*

«Je crois qu'on va bien s'entendre, toi et moi.»

Ces mots, tout simples et qui ouvrent sur un futur improbable, auraient pu m'indifférer s'il n'y avait pas eu, entre toi et moi, le signal d'une cravate; si mon regard s'était planté dans ta chair sans jamais me revenir; si tes yeux n'avaient pas vaincu tes seins pourtant si beaux, petits, plats, mais amples, plus longs qu'amples en fait: deux oreilles d'épagneul plaquées sur la peau mince d'une poitrine aux côtes frêles et frileuses. Puis cet écart obligatoire qui nous séparait et nous unissait, cette tranchée qui délimitait nos champs respectifs et que seuls les mots, le cœur ou le désir pouvaient franchir, tout cela me fait croire que l'amour, aujourd'hui, est en un sens trop libre, trop vaste. C'est pourquoi les êtres qui s'unissent sur son terrain voient s'ouvrir en eux, sous eux et devant eux une immensité affolante, néfaste, où ils se perdront et qui les perdra. Sans rien changer à ta vie, donc, en éternel client, je t'aimerais comme un frère aime une sœur, d'une amitié, comment dire, *familiale*, d'un amour généreux et pudique, sexuellement balisé. Une sorte d'amour sans danger, qui sait où il commence et mieux encore où il s'achève. Je respirerais ton parfum, ton ventre, ton souffle, je te parlerais, t'écouterais, te questionnerais, j'occuperais avec toi les silences de nos conversations,

l'obscurité de la nuit et de nos vies, je te ferais connaître mes vues sur l'amour et sur la femme, mes luttes quotidiennes, en tant qu'homme, pour leur vouer à toutes le respect le plus élémentaire et les issues que j'entrevois au problème: bref, ma quête du théâtre idéal des hommes, espace de jeu aux limites plus étroites que les bordels, plus platoniques qu'orgiaques, *familiales*, le mot revient, s'impose de lui-même, quoiqu'il demande à être redéfini avec rigueur et non sans heurts, comme la charrue déchire puis retourne les terres qu'on espère cultiver, d'où on compte tirer une récolte à la mesure de nos labeurs.

Je suis marié et j'ai un fils de quatre ans. Quand il arrive que ma maison se vide, que ma femme et mon fils s'effacent de ma vue, par un tour de force inexplicable, le père et le mari en moi cèdent aussitôt le pas au pervers. Dès lors, c'est comme si je perdais le sens de l'humain. Mon fils ne compte plus et ma femme... il vaudrait mieux que je l'oublie, elle aussi. Pour lui éviter le pire. Mais sa trace demeure et s'épand au fil des heures, qui déjà n'est plus sa trace.

Ce moment crucial où tout chavire est chaque fois pareil: je découvre, un peu comme dans la *Chambre* de Balthus, substituée à celle que j'ai épousée, et qui baigne dans la lumière que laisse entrer un enfant (il tire le rideau) aux allures de petit diable, une chair anonyme, endormie ou assassinée, et l'envie me prend de secouer tout cela, d'en agiter le ventre et les seins, comme les flots sous la tempête: pour une courte impression de vie. La solitude est mon champ libre. Et mon amour, dans ce champ trop vaste, s'étend du simple baiser à toute une gamme de vilenies, d'élan furieux, de lasses pulsions dont je rougis rien que d'y penser. Avec le départ de ses membres, mon théâtre familial s'effondre. Et si Dieu n'a alors aucune emprise sur moi, je coupe la main qui tient le diable par la queue et, avec ce dernier, j'amorce une descente vertigineuse que rien n'arrête sinon, parfois... ma digestion.

Quand je t'ai quittée l'autre soir, je n'ai pas fait dix pas qu'un rot est venu me rappeler que j'avais trop bu, qu'une femme et un enfant m'attendaient à la maison, que j'étais, en vérité, un bien piètre mari et un bien piètre père. Te rends-tu compte? En tout et pour tout, je n'ai de conscience que ma mauvaise digestion. Pour te respecter le moins du monde, il me faut mal digérer. Je t'aime de tous mes haut-le-cœur.

En y pensant à deux fois, je vois poindre une deuxième conscience, extérieure à l'homme celle-là: le féminisme. Cette raideur féminine est l'enclos le plus sérieux que l'homme ait jamais connu et peut-être lui doit-on, en partie du moins, une œuvre comme celle de Handke ou, plus sûrement, de Kundera.

En tout cas, si j'étais une femme et que je refermais à l'instant le tranquille roman à la voix sourde de Kundera, *L'Insoutenable Légèreté de l'être*, l'espoir et l'étonnement livreraient une lutte sans fin au doute le plus profond.

Mon plus grand étonnement viendrait du fait que ce livre est l'œuvre de Kundera, l'œuvre d'un homme.

Jamais dans ma vie je n'ai rencontré un homme de qui émane une pareille tranquillité. Je me demande même, à l'idée de le croiser, si je saurais reconnaître cette sérénité, cette douceur. Ou au contraire, si cet homme, sorti de sa pensée et replongé à plein dans son corps, ne se confondrait pas aussitôt à la masse, pareil aux autres: ses livres n'étant qu'un frein à ses débauches. Ce qui expliquerait ce curieux besoin, chez l'auteur, d'agir en une sorte de régisseur du monde: chaque mot dans chaque tête de chaque personnage trouvant son sens particulier, chaque corps livrant sa version unique d'un même fait, chaque œil détaillant à sa manière les lumières d'une même réalité. Plus sûrement, cette multiplication des points de vue démontre et dénonce, à mon sens, la difficile cohabitation des êtres, et plus encore celle des deux sexes. Trouver sa place aux côtés de celui ou de

celle qui cherche aussi *sa* place alors qu'on doit partager (en apparence) le *même* lit, le *même* fauteuil, la *même* peine ou la *même* joie, c'est comme tenter d'élire domicile dans la guérite du douanier, lieu par essence inhabitable, de contrôle des passages et qu'on traverse non sans éprouver un certain malaise ou dépaysement. Dans ces conditions, le sort des amoureux est de vivre partout et nulle part, en êtres de passage, leur voyage de noces prenant rapidement les allures d'une errance sans fin.

En fait, on entre en amour comme en pays étranger, où toutes les limites territoriales sont à connaître sans qu'on puisse jamais borner, dans toute cette étendue, un espace vraiment *à soi*. Comme si, désormais, tout lieu avait son œil derrière la serrure. Ce qu'illustre à merveille la fameuse maison de verre dans *Mauvais Sang*, ou encore, chez Kundera toujours, la miséreuse putain qui attend à demi vêtue dans sa chambrette aux vitrines de magasin, le premier homme qui osera tourner le dos à la gigantesque cathédrale du quatorzième siècle, sise de l'autre côté de la rue.

Dans cette rue qui sépare le royaume de Dieu du royaume des putes et où flotte, précise Kundera, une âcre odeur d'urine, imaginons le passage d'une femme: dégoûtée par l'odeur de l'urine, rebutée par l'élitisme de l'Église et, par-dessus tout, profondément blessée face au désœuvrant spectacle de la prostituée qui lui renvoie sa propre image de femme trompée et mal aimée, je l'imagine poursuivant son chemin, pressée de sortir de là et de ce monde où pas même un coin du ciel puant ne lui est accordé.

Plaçons-y un homme, maintenant. Celui-ci, pareil à la balle entre deux raquettes de ping-pong, bondit sans cesse d'un côté de la rue, puis de l'autre, et encore... Plein de ruse, il entretient l'espoir dans l'un et l'autre camp, attendant avec anxiété l'issue de la dispute, qui le laissera du côté du perdant, du côté de l'adversaire qui aura manqué la balle, passée à deux doigts de sa raquette: et le perdant, bien sûr, ce n'est pas Dieu, mais la putain. Oh!

cet homme voudrait bien lui résister, respecter la femme en elle, et cette autre femme qui l'attend à la maison, et toutes celles qu'il côtoie ou qu'il lui est donné de croiser, d'imaginer même, mais en vain: les magazines de son père lui ont enseigné tout le contraire de sa volonté.

Quand, vaincu, il entre chez la putain, l'homme se sent très fort. Mais il sait, au moment d'en sortir, que cette force s'est en quelque sorte jouée de lui. Comme si, extirpée de son propre corps, sa force physique, devenue extérieure à lui-même, l'avait poussé avec l'autorité d'un père, sans qu'il y puisse rien, dans les bras de la putain. Un étrange sentiment s'empare alors de lui, voulant qu'il soit resté un enfant et que son père, glissé en lui, continue à jamais de le gouverner.

Dans les pires moments, ceux où mon attitude agite un remords qui me ronge, il m'arrive de penser que tant que les femmes poseront le pied sur une planète où vivra ne serait-ce qu'un seul homme, celles-là ne se trouveront jamais autre part que dans un bordel. Pourquoi donc, par bourrées, ne puis-je faire autrement que de vous aimer toutes? Pourquoi, par moments, n'ai-je envie que de vous sucer comme de vulgaires bonbons? de disposer de vos corps comme d'une fourrure? de m'y perdre, de m'y chauffer, de m'y réfugier? Non. Ce n'est pas que ma mère me manque, non. C'est qu'elle existe par trop, qu'elle a été trop seule, comme si ma source n'avait qu'un seul versant.

Au fond, le théâtre qui manque aux hommes est un père qui vaille.

*

Mon fils, à l'instant même, se faufile dans mon bureau, se précipite à la fenêtre et tire le rideau pour me montrer le soleil radieux du midi qui me frappe en plein visage, chaud et violent tout à la fois.

Cette lumière, mon fils la brandit devant moi comme on brandit une croix devant le diable.